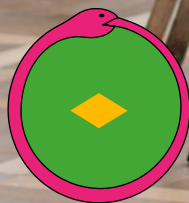
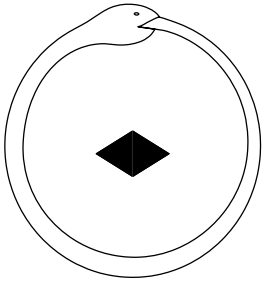


DEUX HISTOIRES DE ÌJÀPÁ  
Báyò Akómoláfé



cahiers  
SELVAGEM



## DEUX HISTOIRES DE ÌJÀPÁ

Báyò Akómoláfé

*Ce carnet a été élaboré à partir de l'intervention de Báyò Akómoláfé, enregistrée le 6 février 2025, à Santa Teresa, à Rio de Janeiro. Le discours de Báyò s'est transformé en [Message Selvagem](#) et peut être accessible [ici](#).*

Mon nom est Báyò Akómoláfé, je suis du peuple *Yoruba*, du Nigeria occidental et de différentes parties de l'Afrique occidentale. J'ai deux histoires à partager avec vous, peut-être juste une. Elle date de mon enfance, quand on racontait des histoires, réunis à la nuit tombée pour écouter nos oncles et nos tantes parler du monde, de la vie et du futur. Cette histoire en particulier est chère à mon cœur parce qu'elle nous invite à reconsidérer ce qui est en train d'arriver à travers le monde en ce moment et, si tu es train de m'écouter à cet instant précis, il est probable que tu sois confronté à certains problèmes. Nous sommes à une époque de feu et de douleur, de pertes génocidaires, de souffrance, de systèmes d'apartheid et de révolte protofascite, et peut-être que tu te demandes : que pouvons-nous faire maintenant ? Pour quoi pouvons-nous vivre ? Et si les formes de réponse à la crise faisaient partie de la crise ?

Cette histoire n'est pas une réponse. C'est une manière de questionner les prémisses avec lesquelles nous comprenons ces moments, et elle vient, comme je l'ai dit, de mon peuple et elle parle d'un farceur, et un des êtres malicieux de ma tradition, qui s'appelle Ìjápá. Ìjápá, c'est la Tortue, elle reste un socle légendaire au même titre qu'Èxu<sup>1</sup> et Anansi<sup>2</sup>, l'araignée du Ghana. De beaux farceurs. Dans cette histoire, Ìjápá défia les dieux en leur disant : « Vous n'êtes pas tout cela. Je suis aussi sage que vous. Je suis également savante. J'en sais autant que vous. » Et les dieux ont toujours méprisé la Tortue. Ils auraient pu la

---

1. Exu est un esprit (*Orisha*) d'origine africaine, issu des traditions religieuses des *Yorubas*. Il est l'orisha central du candomblé brésilien, religion afro-descendante du Brésil. [N.T.]

2. Anansi le farceur est un des personnages les plus importants du folklore d'Afrique de l'Ouest et des Caraïbes. [N.T.]

détruire en un claquement de doigts, mais cette fois-ci, ils décidèrent de faire selon sa volonté. Ils dirent : « Très bien, prouve-nous que tu es aussi sage que nous. »

Ìjàpá, la Tortue, décida de partir en voyage et, pour ce voyage, elle emporta avec elle unealebasse. Unealebasse, c'est comme une citrouille qui est ouverte, mais cette fois-ci, c'était unealebasse fermée qui se terminait par un col étroit. Elle attacha une corde autour de laalebasse et la fixa à son corps. Tout près de son corps. Dans un rituel qui ressemblait à une Googlisisation du monde, elle poursuivit son voyage pour collecter des données et des informations sur chaque entité morte et vivante.

Elle alla voir le Lion et lui dit : « Tu pourrais me dire pourquoi ou comment tu rugis ? Comment es-tu devenu le roi des animaux ? » Le Lion raconta le secret. La Tortue prit le secret et le garda dans laalebasse. Elle alla voir le Soleil et lui dit : « Comment es-tu aussi brillant ? Comment es-tu aussi puissant ? Comment es-tu aussi résilient ? » Le Soleil raconta son secret, La Tortue prit le secret et le garda dans laalebasse. Elle parla avec tous les êtres. Elle parla avec toi. Elle a parlé avec moi. Elle a parlé avec la Rivière. Elle a parlé avec la Montagne. Elle a parlé avec le Ciel. Elle a parlé avec toutes les choses, et elle a tiré des informations de tout et a gardé tout dans saalebasse. Alors, laalebasse est restée pleine et saturée de tant de sagesse. La Tortue fut satisfaite d'elle-même car elle avait réussi ce qu'aucune autre créature n'avait réussi. Maintenant, elle savait tout. J'ai oublié de dire qu'elle avait aussi parlé à Elon Musk, mais tu dois déjà l'avoir deviné avec ce que je t'ai dit.

Avec le temps, la Tortue décida qu'il était important pour elle d'emmagasiner ces connaissances. C'était une archive de trésors. Elle prit cette archive saturée et décida qu'elle irait la ranger en haut de l'arbre spirituel le plus connu d'où je viens, qui est appelé l'arbre Irokò. Elle dit : « je vais escalader l'arbre et ranger cela tout là-haut. Cacher là-bas. Personne ne saura qu'elle est ici. » Mais il y avait un problème. Comme les membres de la Tortue sont, pour ainsi dire, réduits, elle ne réussissait pas à mettre ses bras autour de l'écorce et du tronc grandiose. Elle avait une tête devant elle. Elle était en train d'escalader l'arbre, mais, chaque fois qu'elle tentait, elle tombait au sol et ne réussissait, pour rien

au monde, à escalader l'arbre. Alors, c'était un gros problème. Elle essayait d'atteindre la cime de l'arbre, mais n'y arrivait pas.

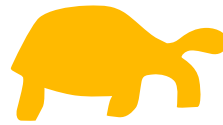
Pendant ce temps, l'animal le plus bête, au moins dans une version de cette histoire, l'animal le plus idiot était en train d'observer la Tortue. C'était la Criquet. Le Criquet était en train d'observer à travers les buissons, percevant combien la Tortue souffrait pour escalader l'arbre. Après un moment à rire et à se moquer de la Tortue, le Criquet sauta hors des buissons et lui dit : « Ma sœur, tu sais que tu pourrais simplement faire passer la carapace derrière ? » Et le Criquet s'en alla. La Tortue se rendit compte à quel point c'était stupide, parce qu'elle était la plus intelligente, la plus savante, la plus sage de toutes les créatures, avec la sagesse en face d'elle, le savoir du Soleil, de la Lune des Étoiles, du Panthéon, des *Orixás*, juste à l'intérieur de la carapace. Et elle n'avait pas réussi à découvrir comment escalader l'arbre avec juste un geste, un simple geste de faire passer la carapace par derrière. Elle avait dû être orientée par le plus bête de tous les animaux. Alors, elle perçut que c'était elle la plus stupide. Elle se rendit compte à quel point c'était stupide de tenter de tout coloniser et de tout réunir en un seul endroit.

Alors, elle escalada l'arbre pleine de remords Et, quand elle arriva au sommet de l'arbre, elle rendit tous les savoirs au monde. Et mes plus anciens, mes oncles et tantes m'ont dit que c'est ainsi que nous connaissons les choses. Et c'est comme ça que la connaissance est revenue dans le monde.

Quel est le rapport avec le changement climatique, ou la pandémie ou le fascisme ? Qu'est-ce qu'il faut faire ? Qu'elle est le rapport avec la montée des eaux ou avec les guerres et la douleur à travers le monde. La modernité est une histoire qui continue d'être racontée tous les jours, selon laquelle il n'existe plus d'enchantement, que le monde est plat, que tout ce qui peut être fait doit être fait par des spécialistes. Et il n'y a plus rien à faire. Nous devons tous résoudre ces problèmes seuls, au prix de beaucoup de travail qui peut nous sauver.

Mais cette histoire m'enseigne qu'il y a plus. Que, peut-être, grâce aux jeux des enfants autour de nous, nous pouvons apprendre que le monde est plus que simplement ce qu'il est. Le monde est magique. Je ne pense pas à la magie comme étant quelque chose d'irréel. Je pense

à la magie comme étant la promiscuité du monde qui continue à se découvrir. Peut-être que les jeux des enfants peuvent nous enseigner que le monde continue à jouer, que le Soleil ne fait pas que briller fortement, mais qu'il est aussi une invitation à créer de nouveaux dieux. Peut-être que l'échec d'Ìjàpá est une leçon pour nous, en nous rappelant qu'il y a encore quelque chose à faire. Et que nous pouvons, en des temps d'urgence, en des temps d'urgence absolue, que nous pouvons trouver de nouvelles formes d'être vivants maintenant, que l'enchantement ne manque pas, et que nous pouvons encore retrouver de la magie. J'espère que cette histoire enchante votre journée et vous fait quelque chose, vous mobilise, vous provoque, vous change d'une certaine manière et vous rappelle qu'en temps d'incendie, ce qu'il faut faire, c'est de se transformer en eau.



Ça n'est pas tout à fait une suite, mais une autre partie de l'histoire d'Ìjàpá, une des nombreuses histoires que nous racontons en Afrique occidentale, plus précisément sur le territoire Yoruba, à propos des aventures de ce farceur. Et, pour contextualiser, toutes ces histoires parlent du règne animal, à propos de ses vocations, ses gestes, ses pratiques. Rarement les êtres humains entrent dans ces histoires, et celles-ci sont les riches trésors que j'ai reçus quand j'étais enfant.

Cette histoire en particulier se connecte avec l'histoire que je viens de raconter, celle où Ìjàpá a appris qu'elle n'était pas vraiment une sage. Et cette histoire se déroule en des temps de famine. À cette époque, dans le règne animal, il y avait une famine sur Terre, personne n'avait de quoi manger. Tout le monde était affamé, les gens mouraient, les animaux mouraient. Mais, même ainsi, malgré la famine qui sévissait sur la Terre, il y avait cette insistance qui voulait que tous ceux qui avaient quoi que ce soit à manger devaient ouvrir leurs portes aux étrangers, afin que personne ne mange seul. C'est une pratique yoruba. Le peuple Yoruba a un dicton : « É wá jeun », ainsi, quand quelqu'un entre chez vous, cette

personne n'entre pas simplement et ne commence pas à manger seule. Vous conviez le visiteur à se joindre à vous. Vous dites : « E wá jeun ». « E wá jeun » c'est quelque chose comme « Viens et mange avec moi. » Et c'était une pratique, un rituel aussi dans le règne animal.

Un jour, la Tortue marchait à la recherche de nourriture quand elle trouva l'Araignée sur le point de faire un festin chez elle. La loi de la jungle dit qu'il ne faut jamais manger seul. Alors, quand la Tortue toqua à la porte et que l'araignée ouvrit la porte, elle resta très déçue en voyant l'ajápá. Elle dit : « Ah non, encore toi », mais elle l'invita à entrer. Et l'Araignée, qui est aussi espiègle, décida de jouer un tour à la Tortue. Alors, elle plaça la bassine pour se laver les mains loin de la table à manger et demanda à la Tortue d'aller se laver les mains. Elle dit : « Ma sœur, tu sais que c'est la loi de la jungle de manger avec moi, mais c'est aussi la loi de la jungle de ne pas se mettre à table sans se laver les mains. » Alors, elle demanda à la Tortue qu'elle aille se laver les mains.

La Tortue se traîna jusqu'à l'eau, se lava les mains, mais utilisa les mêmes membres pour retourner à table. Et, quand elle revint à la table, ses mains étaient sales à nouveau. Et l'Araignée dit : « Comme ça, ce n'est pas possible, sœur. Tu dois y retourner et te laver les mains. » Pendant ce temps, l'Araignée engloutit rapidement toute la nourriture. Elle mangeait tout ce qu'elle pouvait pour en finir avec cette nourriture. La Tortue, innocente comme elle était, revint, lava ses mains et, de retour à la table, vit qu'il n'y avait plus rien à manger. Et l'Araignée lui présenta ses excuses. Elle dit : « Je suis vraiment désolée, mais je n'ai pas pu attendre. Il n'y a plus de nourriture, mais tu as mis tant de temps pour te laver les mains. » La Tortue a dit : « Ce n'est pas grave. Tu sais, Araignée, j'aimerais t'inviter pour un repas. Tu aimerais manger avec moi la semaine prochaine ? » Et l'Araignée dit : « Bien sûr. Je suis partant. Dis-moi juste le jour. Envoie-moi un message sur WhatsApp et je serai là. »

Alors, la Tortue avait un plan, une vengeance. Elle entra dans l'eau, et réussit, d'une manière ou d'une autre, à rassembler quelques restes qu'elle appela nourriture. L'Araignée arriva de loin et dut entrer dans l'eau. Elle devait nager dans les profondeurs de l'eau pour manger avec la Tortue. Mais l'Araignée est si bien proportionnée qu'il lui est très dif-

ficile de couler. Alors, la Tortue appela l'Araignée et dit : « Viens ici-bas. L'eau est bonne. Mangeons donc. » L'Araignée faisait tout ce qu'elle pouvait pour couler, mais elle n'y arrivait pas. Alors elle s'attacha à quelques pierres et tenta de couler. Mais, quand elle plongea et arriva tout au fond, la nourriture était déjà finie. Et l'Araignée dit : « Tu m'as eue. Tu m'as rendu la monnaie de ma pièce. Super. »

Et je ne sais pas bien pourquoi nos anciens nous racontaient cette histoire. Mais, quand je pense à ces histoires et à celles que j'enseigne en salle de classe, et que j'en parle aux gens, celle-ci, en particulier, me parle de l'espace de l'hospitalité, n'est-ce pas ? L'hospitalité ou l'hébergement dans ma théorie, dans mon travail et ma philosophie, sont toutes les façons dont le monde nous accueille. Je suis d'avis que l'hospitalité est en déclin, que toutes les manières dont la modernité a maintenu nos corps ne sont plus possibles, que nous sommes en train de perdre notre espace dans le monde. Le monde est en train de nous mettre dehors, pour ainsi dire. Toutes les manières par lesquelles nous construisons des routes et des dispositifs de télécommunications pour entrer en contact les uns avec les autres, tous les algorithmes sociaux, nos technologies publiques de justice, tout cela est en train de se réduire et de perdre de sa force. C'est comme si nous étions en train de nous perdre sur une planète qui ne peut plus nous accueillir.

Que faites-vous quand vous n'êtes pas les bienvenus ? – c'est ma question. Et je pense que c'est la question de cette histoire. Que faisons-nous quand on est plus les bienvenus sur une planète qui a été notre maison pendant tant de temps ? Pour moi, la question a plus d'une réponse. C'est une invitation à expérimenter l'incorporation. Ce n'est pas tellement le moment de forcer notre entrée dans les choses, c'est ce que la modernité prescrirait. C'est le moment d'assumer d'autres formes. Il ne s'agit plus de trouver des solutions. Les solutions portent en elles la logique des problèmes qu'elles tentent de résoudre. Nous avons besoin d'autres manières d'être les bienvenus sur la planète et cela signifie écouter une planète qui est vivante. Cela signifie qu'il faut coller nos oreilles au sol.

Le peuple *Yoruba* détient une technologie appelée *Dòbálé*. *Dòbálé* signifie se prosterner, se taper la tête. Nous avons un dicton qui dit que, quand *Xangô* passe dans le vent et dans le feu, il ne faut pas lui jeter des

pierres. Ce que nous devons faire est le *Dòbálé*, c'est-à-dire se taper la tête. Je pense que c'est le bon moment pour nous tous, collectivement, de pratiquer le *Dòbálé*. C'est le moment de nous prosterner au sol pour apprendre à écouter à nouveau, pour apprendre à chanter ensemble de nouveau, raconter des histoires qui n'ont pas encore été racontées, jouer avec nos enfants et les laisser nous conduire jusqu'à de nouvelles formes d'être au monde. C'est presque une politique autistique.

Mon fils est autiste et il a sept ans. Je vais raconter une anecdote, pour compléter l'histoire que je viens de raconter. J'étais dans le Massachusetts avec lui, il y a plusieurs mois, et il était 23 heures. J'étais en train de laver la vaisselle. Laver la vaisselle est un de mes moments préférés de la journée parce que cela me permet de penser. Laver la vaisselle et prendre un bain sont mes meilleurs moments philosophiques. J'étais en train de laver la vaisselle et je ne réussissais pas à mettre mon fils au lit. Sa sœur dormait déjà, mais lui, tournait en rond. Il n'arrêtait pas de faire des cercles autour de moi, il tournait simplement en cercle. J'ai ressenti ce désir intergénérationnel de lui dire de se calmer et d'aller au lit parce qu'il commençait à m'énerver, à ma grande honte. Parce que mes parents m'envoyaient m'asseoir. C'est une chose que les parents font beaucoup : « Tu peux simplement t'asseoir et me ficher la paix ? » Vous devez connaître cette technologie. Mais, quand a surgi l'envie de l'envoyer s'asseoir, quelque part au fond de ma gorge, cette envie s'est transformée en une question à la place d'un ordre.

Alors, je me suis dirigé vers mon fils, et, au lieu de l'envoyer s'asseoir, je lui ai posé une question. J'ai dit : « Kyah, tu pourrais me dire pourquoi tu es en train de marcher en cercles ? Pourquoi il est important pour toi de marcher en cercles ? » Je suis psychologue clinicien. Je n'ai pas besoin de sa réponse. Je comprends l'autisme jusqu'à un certain point. Mais c'était mieux que je lui pose une question plutôt que de lui donner un ordre. Et mon fils, sans perdre le pas, sans s'arrêter un instant, a simplement continué à marcher en cercles, il m'a regardé, m'a sourit légèrement et m'a dit « Dada, il y a des choses que je dois faire que tu n'imagines même pas. »

Et je pense qu'avec ma première histoire à propos de l'enchantement et cette histoire sur la perte de l'hospitalité, il y a des choses que nous devons faire collectivement, en tant qu'espèce, à propos desquelles la

modernité ne sait rien. Nous devons nous perdre ensemble. Le peuple Yoruba dit « Pour trouver ton chemin, tu as besoin de le perdre. » Peut-être que se perdre, c'est comme marcher en cercle. Peut-être que c'est comme faire des choses qui n'ont aucun sens pour Elon Musk, Jeff Bezos et les empires techno-bureaucratiques, qui imposent un solutionnisme qui ne fonctionne plus. Peut-être que c'est ça une politique autistique, nous perdre, marcher en cercles et rappeler que l'enchantement ne manque pas, que même quand l'hospitalité est en baisse, il y a des choses à faire sur lesquelles nous ne savons encore rien.

## BÁYÒ AKÓMOLÁFÉ

Báyò Akómoláfé, guidé par les cosmologies *Yoruba* dans un monde plus qu’humain, est le père d’Alethea et Kyah et le compagnon de vie d’Ije. Báyò (doctorat) est philosophe, écrivain, activiste, professeur, penseur post-humaniste et conférencier largement salué, fondateur de The Emergence Network, un réseau d’artistes et de penseurs qui cherchent de nouvelles ouvertures pour les problèmes anciens. Il est aussi poète et auteur des livres *These Wilds Beyond our Fences: Letters to My Daughter on Humanity’s Search for Home* [Ces espaces sauvages au-delà de nos alentours, lettres à ma fille sur la recherche de l’humanité pour une maison] (North Atlantic Books, 2017) et *We Will Tell Our Own Story: The Lions of Africa Speak!* [Nous raconterons notre propre histoire : les lions d’Afrique parlent]

## REMERCIEMENTS

Projet régénérescence, Production Spanda et Simbiótica Filmes, coproducteurs de la ciné-biographie de Báyò Akómoláfé.

Eco Universidade, collaboratrice par la venue et les événements de Báyò au Brésil.

Ana Clara Cenamo, Maria Clara Parente et Thais Pacheco Mantovani.

TRADUCTION  
JEAN-BAPTISTE DESCHAMPS

Étudiant en scénario à la Sorbonne, où il s'est d'abord formé en littérature, sociologie et philosophie. Français passionné par le Brésil, il a étudié un an à Rio de Janeiro. Il y a découvert les enjeux et les combats liés aux communautés autochtones.

RÉVISION  
CHRISTOPHE DORKELD

Travaille depuis plus de vingt ans dans la production de films documentaires pour le cinéma et la télévision. Français installé depuis plusieurs années dans l'État du Mato Grosso do Sul, il collabore également avec des communautés *Kaiowá*, *Guarani* et *Terena* dans le cadre de projets culturels.

La production éditoriale des Cahiers Selvagem est le fruit du travail collectif du groupe de Traductions Selvagem. La direction éditoriale est assurée par Anna Dantes et la coordination par Alice Faria. La mise en page est faite par Tania Grillo et Érico Peretta, et la coordination du groupe de traduction vers le français par Christophe Dorkeld.

Plus d'informations sur [selvagemciclo.org.br](http://selvagemciclo.org.br)

Toutes les activités et le matériel de Selvagem sont partagés gratuitement. Pour ceux qui souhaitent donner quelque chose en retour, nous vous invitons à aider financièrement les Écoles vivantes, un mouvement qui soutient 5 projets autochtones pour le renforcement et la transmission des savoirs.

Pour en savoir plus : [selvagemciclo.org.br/apoie](http://selvagemciclo.org.br/apoie)